

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [6] (1903)
Heft: 41

Artikel: Les chantre des oiseaux
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-253187>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le Chantre des Oiseaux

Ils étaient bien nombreux dans cette famille de paysans italiens. Le père et la mère les élevaient au jour le jour, leur donnant la nourriture et les soins de première nécessité, puis les dispersant pour gagner leur vie dès qu'ils en étaient capables.

Carlo, le plus jeune, attrapait pourtant au passage quelques caresses, et ne semblait pas encore prêt à quitter la vieille masure au portique couvert de vignes, où il faisait bon dormir en été. Il était si petit, si fluet, si pâlot, qu'il avait bien assez d'essayer de vivre.

L'un de ses frères faisait le maçon, l'autre le couvreur, le troisième était mousse sur une tartane, chargée du trajet de Naples à Livourne; les filles s'occupaient aux travaux des champs et à ravauder le linge de la maison.

On se contentait d'envoyer Carlo garder le troupeau de chèvres, mais il semblait si distrait que sa mère craignait toujours qu'il ne s'en laissât voler quelque-une ou ne tombât dans un précipice en voulant les rassembler.

Ses parents étaient *contadini* aux environs de Valombrosa, où la végétation est magnifique. Le petit berger n'avait que la peine de suivre les grimpeuses. Elles se cramponnaient aux flancs des collines et parfumaient leur laitage, que sa mère et sa sœur Anina vendaient journellement.

Lorsque l'enfant partait de grand matin pour gagner les pâturages, tout son être se dilatait de plaisir.

Il respirait l'air pur de la montagne, et son œil, habituellement rêveur, s'ouvrait tout grand dans la splendeur des horizons.

Il avait un secret connu de lui seul, car personne ne le suivait jamais dans ces solitudes que son bon ange, mais si quelqu'un l'eût épié, à peine arrivé au lieu désigné, il aurait vu le petit pâtre blotti au pied des arbres, écoutant de toute son attention le chant des oiseaux; et comme si le rossignol eût compris que c'était un admirateur, il venait égrener ses mélodies au-dessus de sa tête, pendant que l'enfant immobile, respirant à peine, n'osait faire un mouvement de peur de l'interrompre.

Mais lorsque l'oiseau se taisait, c'était alors que commençait le phénomène. Carlo, tout frémissant d'un sentiment qu'il n'aurait pu définir, se relevait et répétait une à une, les mélodies que le chantre des bois venait de lui apprendre.

Qui donc avait donné à ce berger une si merveilleuse voix? Qui donc avait mis dans son gosier ces cascades dont le velouté et l'ampleur dépassaient presque son rival? Celui qui a donné le parfum à la violette, plissé

la collerette blanche de la marguerite et diapré les ailes du papillon.

Sa mère était Florentine; elle reçut un jour une lettre lui annonçant le mariage dans cette ville de sa sœur, et la pressant fortement de s'y rendre.

C'était là qu'allait se décider la destinée de son dernier enfant; car pour laisser moins de surveillance à la maison, elle consentit à l'emmener avec elle.

Les fêtes de famille se passèrent avec toute la cordialité qui règne dans l'intérieur des gens simples; mais, comme le sentiment des arts tient en Italie une large place, il fut décidé que tous ensemble assisteraient à une représentation au théâtre Pagliano.

On jouait, ce soir-là, *Le Trouvère*.

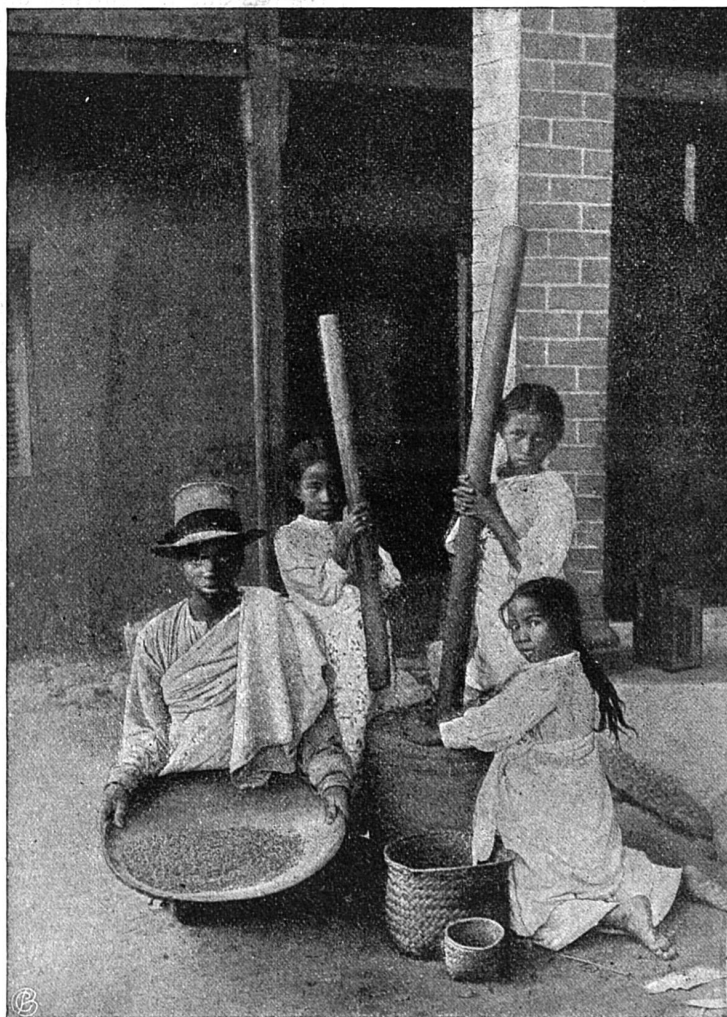
A peine furent-ils perchés dans les troisièmes galeries, que le petit garçon se crut transporté au pays des merveilles à la vue d'une salle qui brillait comme sous les rayons

du soleil, mais ce fut bien autre chose lorsque l'orchestre attaqua l'*Ouverture* de cet opéra si magistralement émouvant.

Carlo était hypnotisé, les yeux ouverts, les oreilles tendues, un sourire radieux aux lèvres. Cet état dura autant que le prélude des instruments, et sa mère dut plusieurs fois le retenir, de peur que la musique ne lui donnât tout à fait le vertige.

Toutes les scènes se déroulèrent sous les regards de l'enfant qui semblait les comprendre par intuition, mais lorsque vint celle de la prison, et que le ténor fit entendre ces strophes déchirantes:

« Non ti scordar di me, »



Enfants Hovas décortiquant et vannant le riz pour le repas

Carlo poussa un cri plaintif comme un gémissement, et glissa sans connaissance sur les genoux de la Flo-

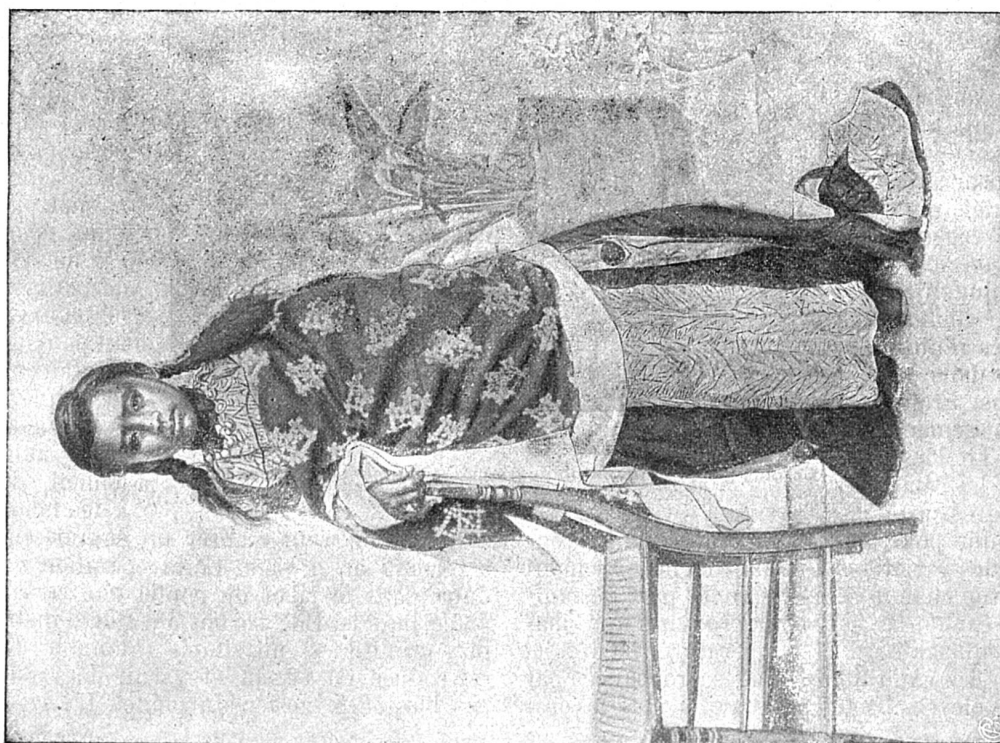
disparaître le pâle visage dont la fixité l'avait captivé, et donné de l'essor à son chant.



Femme Antalaotre, Madagascar

rentine. Ce cri de douleur passionné, poussé par un enfant, troubla pendant l'espace d'une seconde le chant de suprême adieu.

A peine le spectacle était-il terminé et eut-il répondu à plusieurs reprises aux acclamations enthousiastes de la foule, que le maestro dépêcha un envoyé vers la



Jeune fille noble Hova

Le ténor, qui était un maître dans l'art de la scène, leva les yeux vers la loge perdue sous les combles et vit

modeste galerie où venait de se passer cet autre drame. (A suivre.)